

ALEX MILLER

AUTUMN LAING

roman

Traduit de l'anglais (Australie) par
FRANÇOISE PERTAT

PHÉBUS

Titre original :
Autumn Laing

© Alex Miller, 2011.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2013.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0756-1

*Pour Stephanie,
notre fils Ross, notre fille Kate
et Erin*

*Les choses les plus enchanteresses
Dans la nature et l'art
Se fondent sur la tromperie.*

VLADIMIR NABOKOV
Le Don

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER JANVIER 1991

Ils sont tous morts, et moi je suis vieille et décharnée. C'est ici que tout a commencé il y a cinquante-trois ans. Ici, où j'ai trouvé refuge à l'ombre de l'ancienne écurie aux planches gondolées et disjointes en cet après-midi de janvier étouffant. J'avais trente-deux ans. Je m'y protège du soleil et de la fumée. L'odeur du papier brûlé m'a suivie. De la fumée bleue danse dans les lames de soleil qui découpent des formes dans l'obscurité, imitant en cela l'œuvre d'un certain peintre que nous admirions autrefois. Que de choses cachées et étouffées en cet endroit ! La maison des morts, voilà le nom que je devrais lui donner. À l'ombre où est ma place. Ne riez pas. C'est une vieille angoisse chez moi, ce besoin de fouiller les immondices de la pointe de ma sandale, à les bousculer dans l'espoir (ou la terreur) d'y dénicher quelque chose. Je ne suis plus une femme. Vous allez vite comprendre pourquoi. La boucle de mon nu-pieds gauche s'est cassée la nuit dernière, alors que je tirais mon matelas sous la véranda en quête d'un peu de fraîcheur. La fraîcheur, je ne l'ai pas trouvée, par contre mon pied a buté contre la marche. Je n'ai plus de force dans les jambes. Mes jambes ! Du temps de ma peau lisse, je l'ai séduit en lui découvrant par intermittence mes cuisses nacrées, tandis que je l'observais, fou de désir de me toucher, pendant que moi je fondais. Rien ne pouvait nous arrêter à l'époque.

Hier, je l'ai croisée dans la rue. Et la nuit dernière, je n'ai

pas fermé l'œil à cause d'elle. L'air me brûlait les poumons à deux heures du matin. J'ai alors envisagé de descendre jusqu'à la berge, pour m'étendre sur l'herbe sous les mimosas, afin d'y trouver du réconfort. Mais je n'en suis plus capable. La dernière fois que je suis allée au fleuve remonte au moins à quinze ans. Si je pouvais y retourner, je m'y étendrais nue, comme de son temps. Le corps blanc, immobile et froid au clair de lune, maintenant. Sur le dos (« toujours prête », selon l'expression consacrée de Pat), le cerveau en ébullition, à penser à ma vie et à la leur. Sa vie à lui et sa vie à elle. Il ne me reste guère plus que la peau et les os. Non, c'est drôle. C'est comme ça qu'il faut l'entendre. Riez donc si cela vous fait plaisir ! Je n'ai jamais reproché un rire à quiconque. Dieu seul sait combien les occasions sont rares.

Jusqu'à ma rencontre d'hier avec Edith, j'étais prête à devenir ce cadavre blanc sur la rive. C'est vrai, c'est ce que je voulais. Le moyen d'en finir, je l'ai au fond du tiroir de ma table de chevet. Mais au lieu de mourir la nuit dernière, j'ai rafistolé ma sandale avec le ruban de soie mauve entourant la boîte de chocolats bon marché offerte par cette femme minable venue me voir hier. Était-ce hier ? Était-ce avant, ou après ma rencontre avec Edith ? Peu importe. Elle – je parle de la femme aux chocolats, et non d'Edith – a garé sa voiture près de la porte principale, puis a contourné la propriété pour entrer par le portail de derrière et faire son apparition parmi les rhododendrons, telle une intime de notre ancien cercle. Elle m'a surprise, la chemise de nuit relevée jusqu'à la taille, à trois heures de l'après-midi, en train de me soigner les cors. Il me faudrait un gros chien. Ou un fusil. Un pied posé sur le rebord en brique, à l'autre bout du bassin à poissons (sans poissons), elle me souriait en me tendant son cadeau de pacotille. Toute vêtue de lin blanc immaculé. Énorme, elle transpirait à grosses gouttes. Le corps idéal pour dévaler la colline jusqu'au fleuve. C'est ce à quoi j'ai pensé en la regardant.

– Qui êtes-vous ?

J'aurais bien aimé pouvoir la menacer, mais je n'avais rien sous la main. Dans l'impossibilité de me lever d'un bond, j'ai

quand même réussi à dissimuler mes horribles gambettes sous ma chemise de nuit. Pourquoi sont-elles en permanence couvertes de bleus ? La salope ne m'avait laissé aucune possibilité de me cacher et de retrouver ma dignité et ma morgue. Mon délabrement intime, elle le recevait en pleine gueule. Ma laideur. Dévorée par ses yeux noirs. En train d'écrire ma fin. Quelle ruse de me découvrir en une pose obscène dès le départ, sans même avoir à se battre pour cela ! Débarquer chez Autumn Laing sans se faire annoncer. Armée d'un tempérament de charognarde impitoyable, et de chance ! Une race que je connais bien. Ces charognards se jettent sur nous pour nous dépecer, avant même que nous ne soyons morts. L'intimité ? Ce mot-là n'appartient pas à leur vocabulaire.

– C'est moi qui écris votre biographie.

Gaie comme un pinson, dégoulinante d'estime de soi. «Grosse conne», aurait dit Pat.

– Y a plus que mon histoire qui vous intéresse.

C'est que je maîtrise toutes les ficelles de la cruauté.

– Je n'ai rien à vous dire. Dégagez !

Elle s'est avancée jusqu'à la marche et m'a aidée à me mettre debout, tout en me tendant son cadeau à trois sous. Malgré mes trente centimètres de plus qu'elle, impossible de m'en débarrasser. C'est qu'elle s'accrochait !

– Ce sont ses dessins qui vous intéressent ; et si vos yeux en voient traîner un quelque part, vous aurez tôt fait de vous l'approprier !

L'insulte ne l'a pas démontée et elle a éclaté de rire. Indéboulonnable comme une bitte d'amarrage. Son odeur étrange. La boîte de chocolats enfoncée dans les côtes.

Des papiers et des immondices partout ici. Il doit bien y traîner des dizaines de dessins à lui. Des centaines. À une époque, j'ai pensé mettre de l'ordre dans tout ce fourbi. En me faisant aider. Ranger cette maison. Dire que dans ma jeunesse, je me vantais d'être une bonne ménagère. J'imaginai nos papiers dans des boîtes numérotées, prêts à être emmenés aux archives de la National Library. Transfert à l'issue duquel ils auraient emporté ma dépouille au cimetière. J'ai vu la fin

– ma mort – survenir de façon aussi propre et ordonnée. J’ai toujours dit que je partirais quand je serais prête. Mais j’en suis moins sûre aujourd’hui. J’ai les comprimés pour cela, toutefois un vent de panique pourrait s’abattre sur moi n’importe quand et m’en rendre incapable. Voilà ce qui m’effraie.

Cette salope de charognarde de biographe m’a posé la main sur le bras pour m’arrêter dans le couloir. Afin d’attirer mon attention sur «le bleu exquis de la soupière en porcelaine de Sèvres posée sur le guéridon», a-t-elle dit, au moment précis où un rayon de soleil l’accrochait. Comme si je ne m’en étais pas aperçue! C’était son truc pour me convaincre qu’elle a l’œil et me passer le message qu’elle ne manque pas de culture. Mais où est le respect dans tout cela? Le discernement? Je mettrai ma main au feu que la fêlure de la soupière lui a échappé. La signature de Pat qui trébucha contre le guéridon, un soir d’ivresse ou de désespoir. J’aurais dû la lui donner. Tenez! Prenez-la! Votre cadeau de départ et d’adieu!

Tous sont partis. Tous sans exception. Sauf Edith, sa première. Finis le rire (j’ai failli écrire le pire) et la passion! Je suis sous le choc de l’avoir croisée dans la rue. La savoir vivante m’a coupé les jambes. J’ai dû m’asseoir sur le banc devant la pharmacie. La préparatrice est sortie pour me demander si j’allais bien.

– Je peux vous raccompagner chez vous si vous voulez, madame Laing.

Je lui ai répondu que ça allait. Ils ne pensent qu’à ça, aider. Ce n’est pas de leur faute s’ils sont stupides.

Impossible de fermer l’œil à la belle étoile, la nuit dernière (était-ce vraiment la nuit dernière, et pas il y a des semaines ou des mois de cela? Et me trouvais-je sous la véranda?). J’attendais l’aube, Edith, icône impérissable, dressée devant moi. Je ne sais pas vraiment pourquoi j’écris ces lignes. Sauf que c’est la vérité. La façon dont je la ressentais. Son image persistante, presque religieuse. Une apparition d’autant plus pénible que je me sens encore coupable. «Laissez-moi me confesser, puis mourir», écrivait Tennyson. Aucun de nous ne veut mourir sali. Religieux ou pas, la quête de la confession

en vue de l'absolution est un impératif moral essentiel à la conscience humaine, pas vrai? L'absolution libère et c'est ce à quoi nous aspirons : la liberté. Peu importe l'âge, c'est ce dont nous rêvons et ce pour quoi nous luttons. Sans savoir vraiment ce que le terme recouvre.

Quand l'autoroute s'est réveillée (le contraire de la liberté, elle, avec toutes ses contraintes!), je savais que je n'aurais pas la chance de mourir sereine. De connaître une mort libérée de tout souci, un sourire idiot figé sur mes traits raidis, quand cette salope de charognarde me découvrirait. Voir Edith après toutes ces années m'a enlevé l'idée que je mourrais dans l'harmonie. Si Edith Black n'en avait pas fini de la vie, eh bien il en était de même pour moi! La question qui me taraudait, cause de mon insomnie, était de savoir si j'allais lui faire le cadeau de lui avouer la vérité. Si j'allais m'embarquer dans la confession à laquelle lui et moi nous étions toujours opposés. À laquelle *il* s'était toujours opposé. La confession dont il ne voulait surtout pas entendre parler. Car c'était de sa vérité, après tout, qu'il nous privait. Et en nous la refusant, il s'en privait lui-même. J'ai été humiliée et spoliée de tout. Mais c'est surtout envers Edith, abandonnée seule avec son enfant, que nous nous sommes montrés le plus cruel. Pat refusait de se confronter à ce qui le rendait mal à l'aise, et c'est là où résidait sa plus grande férocité. Même dans son grand art lancé à la conquête de tout un continent, il s'est refusé à voir une vérité et l'a remise dans un coin du tableau, en silence. Et il était grand. Son art, je veux dire. Il n'y en a pas eu de plus grand avant lui, ni après. Pas dans ce pays. Mon pauvre et triste pays. Immense amas de décombres, comme quelqu'un l'a qualifié, mais que nous portons aux nues (et c'est bien la seule chose que nous pouvons porter aux nues). Je m'étais complètement investie dans sa vision, avant même qu'il n'ait pris conscience de sa force. Je lui en ai fait cadeau. Je l'ai ouvert à elle. Son pays et le mien. Lui et moi, ensemble, avons œuvré à le rendre visible. Notre pays, je veux dire. Afin que je puisse revendiquer la part que j'ai prise dans son art et écrire le testament de notre vérité. Un testament sans lequel ses tableaux resteront

à jamais incomplets. À jamais silencieux. Sourds et muets à la postérité qu'ils habitent. La postérité d'Edith et de son enfant. Sans mon témoignage, l'affirmation de Pat, selon laquelle son art déroulait l'histoire intérieure de son pays et de sa vie, n'est qu'un leurre : un de plus parmi tous les voiles qu'il a jetés pour brouiller les pistes. Un tour de passe-passe où il est passé si bien maître qu'il a réussi à se duper lui-même à la fin. Qui peut dire sous quelle timbale Pat Donlon a caché sa vérité ?

Il était dépourvu de profondeur. Il avait de l'intuition, mais pas de profondeur. C'était moi qui en avais. Moi qu'il a laissée se débrouiller avec l'affreux sac de nœuds dans lequel s'enchevêtraient nos vies, tandis que lui voguait dans l'air pur, libéré de doutes sur lui-même, peignant ses tableaux comme s'il était le seul à pouvoir le faire. Aussi, au lieu d'avalier mes quatre petits comprimés jaunes, vais-je écrire notre testament. Puis, je les avalerai.

Ai-je dit que j'étais seule désormais ? J'ai encore Sheridan, bien sûr, mon doux Sherry. Il aura dix-huit ans cette année ; pour un chat, il est donc plus vieux que moi. Barnaby a été le dernier de nos amis humains à partir. Ce pauvre vieux fou de Barney ! Son *shillelagh*, ce gourdin irlandais en épine noire, repose toujours au coin de la porte, à l'endroit où il l'a laissé. Je n'ai plus personne à persécuter dorénavant. Au début de l'été, il renonça à son incorrigible irritation contre la vie. Comme je lui en veux ! Quel égoïsme de sa part ! Comment a-t-il pu ? N'a-t-il donc pas pensé à moi, qu'il a abandonnée avec ma théière sous la véranda à l'arrière de la maison, sans personne avec qui échanger des potins, hormis Sheridan ? Quand les humains ont disparu, un chat, même adoré comme mon cher Sherry, ne suffit pas. Barnaby qui se suicide, comme s'il n'emportait que sa vie dans la tombe ! Pour le peu qui nous en restait à l'un et à l'autre... Tirer sa révérence si tristement, en se fourrant la tête dans un sac en plastique, comme une salade achetée au supermarché ! Pas digne d'un vieillard ! Mais qu'est-ce que je dis, Barnaby n'en a jamais été un. Et la dignité, il n'a jamais su ce que c'était. Sa devise, c'était : « À vous la dignité, à moi la rigolade ! » Jusqu'au décès de ses

parents et la vente de la station d'élevage, il nous quittait tous les ans, pour un mois ou deux, afin de retourner sur son lieu de naissance et rendre visite à son ami, dans les montagnes centrales du Queensland. Cachée dans les montagnes où prennent leur source plusieurs fleuves, l'immense ferme où il était né répondait au doux nom de Sofia.

– Je vais me ressourcer. Ne vous inquiétez pas. Je vous écrirai.

Et il tenait parole. Il nous pressait toujours d'aller le voir là-bas. Quand je m'y suis enfin rendue, en sa compagnie et celle de Pat, cela a changé nos vies. Mais je reviendrai là-dessus plus tard.

Ceux qui ont connu Barnaby Green – le poète officiel adoré de notre cercle – gardent le souvenir d'un homme jeune d'esprit, malgré sa déchéance. Impossible pour mon ami d'étouffer son tempérament juvénile malgré son âge avancé. Chaque fois qu'il se risquait à une posture plus en rapport avec son âge réel, il devenait risible, le pauvre homme. Ceux qui ne le connaissaient que superficiellement et ne l'aimaient pas comme moi pensaient qu'il était snob. Je n'aurais pas prédit son suicide. Il m'a surprise. Consternée. Mise en colère. C'était comme si je ne l'avais jamais vraiment connu. Je me suis sentie trompée. Trahie. Oui, en se tuant, Barnaby m'a trahie. M'avait-il caché des aspects de sa personnalité, après tout? M'avait-il dissimulé son moi profond? Le suicide de Barnaby, presque au même degré que la rencontre avec Edith dans la rue l'autre jour (peu importe quand exactement), a ébranlé les certitudes que j'avais sur moi. Vraiment. Ces choses sont si difficiles à comprendre. Et à mon âge, on ne s'y attend plus. À avoir ses certitudes contredites par l'expérience, je veux dire.

À la rigueur, j'étais préparée à voir les autres se laisser aller à ces gestes héroïques. Leur mort ne m'a pas étonnée, mais a confirmé la vie qu'ils avaient vécue. Celle de Barnaby m'a interpellée. Sur moi-même. Et c'est là qu'est apparue Edith. Comme si un dernier rêve avait attendu ce terrible moment pour fondre sur moi et édicter ses exigences.

Depuis que j'ai vu Edith, ma mémoire est devenue la

cathédrale de mon tourment. Puisqu'il en est ainsi, je consacrerai ses vieilles pierres au dévoilement de ma vérité. Est-ce que je donne dans le grandiose? Dans le mélodrame? Je suis vieux jeu, je ne vais donc pas essayer d'être moderne. *Ma* vérité, c'est bien ce que j'ai dit? C'était la sienne aussi. Pas celle de Barnaby, celle de Pat. Barnaby a-t-il un jour accédé à un fragment de vérité? Un homme aux illusions si friables, si débordant de gaieté primaire? Je doute que le sérieux de la vérité l'ait jamais effleuré assez longtemps pour qu'il la fasse sienne. La vérité de Pat Donlon, c'est d'elle que je parle ici. La sienne. Laissez-moi clarifier. C'est de Pat, notre plus grand artiste – en admettant que l'art renouvelle notre vision de nous-mêmes et de notre pays –, que je désire parler ici. Et de moi-même. De la torture qui accompagne les grandes visions. De cela, et de la beauté et du terrible prix à payer pour vivre un amour illégitime. De la torture de voir ce que les autres n'ont pas encore vu. De la torture de savoir ce qui est resté caché, invisible, enfoui dans le silence et l'obscurité d'un déni délibéré. De tout cela. De la souffrance et de la béatitude qui transcende l'artiste. Bon d'accord, je verse dans le grandiose, mais j'aime comme il sonne!

Mon nom de baptême est Gabrielle Louise Ballard. J'ai toujours détesté mon prénom. Je refusais de répondre quand on m'appelait Gabrielle et mes frères me taquinaient jusqu'aux larmes en m'appelant Gabby. Quand un jour mon cher oncle Mathew en visite chez nous me trouva en pleurs, seule au jardin, il me prit sur ses genoux, caressa de ses lèvres mes joues brûlantes et m'appela sa «douce Autumn dorée». Ce moment-là, je ne l'oublierai jamais. Il m'accompagnera jusqu'à la tombe, comme l'amulette dorée d'une princesse égyptienne. Autumn est le prénom que j'ai porté toute ma vie. Aucun ami ne m'a jamais appelée autrement. Freddy l'a raccourci en «Aught» bien sûr. Mais comme je l'adorais, je le lui ai pardonné. En fait, je lui ai donné la liberté d'aller au bout de ses rêves avec moi. Avec Freddy, cela a toujours été un jeu. La vie. Rien de plus.

Aujourd'hui, nous sommes le premier janvier 1991. Mon

premier «premier janvier» seule. Je suis née en 1906. Aussi dois-je avoir quatre-vingt-cinq ans. C'est bien cela? Certaines personnes sont encore pleines de vigueur à mon âge. Barnaby en donnait l'apparence. Cependant, quand on se rapprochait, on voyait le vide du ciel derrière ses fenêtres. Moi j'ai obéi aux lois bibliques et suis devenue une vieille bique défigurée. Encore grande, je suis voûtée, revêche et mince comme... Eh bien, aussi mince que... À vous de trouver. Mon cuir chevelu est sec et laisse apparaître des rougeurs à travers les quelques mèches argentées qui y restent accrochées. «Incolores» serait plus approprié. C'est ma dernière chance de dire la vérité. Il me faut m'en souvenir. C'est la raison pour laquelle je porte un foulard. À cause de mes cheveux, je veux dire, et non parce qu'il est quasiment impossible de coller au mieux à la vérité. Pas un de ces foulards comme en porte la reine, mais plutôt un de ceux que les poètes de la *beat generation* et les pirates appréciaient autrefois. Serré au plus près du crâne. Le mien est long. Même avec mon dos voûté, une fois habillée et en public, je suis grande et d'allure hautaine. Aujourd'hui, j'ai sur la tête un fin pashmina du Cachemire. Du vert profond des rêves. La couleur sacrée. Il aurait bien besoin d'être lavé, mais la légère odeur qu'il dégage ne me gêne pas. Une paysanne ne laverait jamais son foulard. Je me suis accoutumée aux fortes odeurs animales, ici, seule avec Sherry.

Le suicide est l'apanage des forts. Pas des femmelettes comme Barnaby. Il a corrompu l'idée que je m'en faisais. C'est plutôt ennuyeux. Je tremble, sans force. Le plateau à thé vibre légèrement entre mes mains, comme s'il allait m'échapper pour aller rire tout son saoul dans le jardin, tel l'un de mes frères sorti de la tombe pour me harceler et se moquer de moi. Chacune des sept théières sans couvercle sur l'étagère au-dessus de la cuisinière Rayburn représente une période et une amitié particulières. Je m'en suis rendu compte l'autre jour, quand j'ai cassé le couvercle de celle-ci. Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas vous ennuyer en en dressant le catalogue! Mes deux frères me hurlaient «Gabby» au visage jusqu'à ce que je pleure de rage et les pourchasse, impuissante,

dans le jardin d'Elseneur. Elseneur ! Vous voyez que j'ai fréquenté l'école du grandiose ! Ils sont devenus les présidents en costumes gris de leur propre grande société. Membres du Melbourne and Metropolitan Board of Works. Terrifiés que les journaux parlent d'eux. Paniqués à l'idée de payer des impôts. Tous les deux morts. Leurs épouses mortes. Elseneur donné à l'État. Le jardin découpé en parcelles pour y construire des appartements en brique jaune. Cette vaste demeure froide devenue un centre de rééducation pour les désespérés de cette nouvelle époque qui n'est pas la mienne. Elseneur, la demeure de mon enfance si peu accueillante. On aurait dû la raser au lieu de la classer. J'ai pris mes distances avec elle et eux, quand Arthur a fait son entrée dans ma vie. Après l'avoir rencontré, mon père m'a dit :

– Il n'y a qu'un truc qui cloche avec ton Arthur, ma chère.

Je lui ai demandé ce que c'était.

– Il ne pense pas assez à l'argent.

– Et le problème avec toi, papa, c'est que tu ne penses qu'à ça.

Ma remarque lui est restée en travers de la gorge. Nous n'étions pas amis. L'avons-nous jamais été ? Je les détestais tous. Ils me faisaient peur. C'est encore le cas aujourd'hui. Ils m'ont abîmée. La peur qu'ils m'inspiraient me rendait hystérique. Je me sentais piégée en leur compagnie et ma seule réaction possible était de hurler, de tout casser autour de moi et de refuser de manger. Même s'ils sont morts, j'abrite toujours en moi le piège qu'ils m'ont tendu il y a bien longtemps. Je hurle encore, casse tout autour de moi et refuse de manger. Plus aussi souvent, mais cela m'arrive. Je redoute les effets néfastes que peut produire sur moi leur froide adoration de l'argent, dans les cauchemars obsédants qui ont commencé à me hanter depuis que ma santé s'est détériorée. Vous ne pouvez pas vous imaginer la force de conviction terrible qui est déployée dans les cauchemars des vieux. Ces derniers sont soumis à des assauts si effrayants qu'ils ne peuvent y résister.

Ce cher oncle Mathew, le sauveur de mon enfance. Comme il était poète, les autres le méprisaient. Le seul d'entre eux à mourir pauvre. Ils ont refusé de l'aider. Je me suis demandé

si Mathew aurait pu être le fruit des amours illégitimes de ma grand-mère. Pas avec le laitier, mais avec un homme cultivé, volage, généreux. Si cette liaison a vraiment existé, elle n'y a jamais fait allusion, sauf dans la fermeté avec laquelle elle en rejetait implicitement l'idée. Séquestrée, c'est ce qu'elle était. Aussi coincée et peu sexy qu'un poisson séché. La reine douairière Adélaïde. Lèvres pincées. Sévère dans sa façon d'étouffer toute joie autour d'elle. Maîtresse d'Elseneur jusqu'à son dernier soupir. Les rires d'enfants lui donnaient la migraine et elle ne les tolérait pas chez elle. La mère de mon père. Mamie Ballard. Mère de ceux à qui nous devons notre bonne fortune. Et il y en a eu plusieurs. Il fut un temps où les frères Ballard (à l'exception de Mathew) étaient les plus riches de Melbourne. Je n'en dirai pas plus. Ceux-là, je ne veux pas leur donner l'occasion de renaître ici. Je ne tomberai pas dans le piège de raconter leur laideur. La vérité ne l'exige pas de moi.

J'avais onze ans quand oncle Mathew m'a embrassée sous le poivrier du jardin d'Elseneur. Il a effleuré mes lèvres avec tant de douceur qu'on aurait dit un papillon s'y déposant, et mon corps s'est épanoui pour lui avec un pincement au cœur que je n'ai pas oublié. Ce blême après-midi-là, la beauté du réconfort s'est insinuée dans ma vie. Car Mathew m'a consolée, et cela l'a apaisé, non seulement avec ses baisers, mais en partageant avec moi le secret selon lequel chacun de nous était né avec un don. J'ai posé mon oreille contre sa poitrine et ai écouté la force des battements de son cœur. De sa voix douce et lente, il ouvrait de vastes espaces de temps qui attendaient d'être remplis par le charme de l'imagination. La sienne déroulait un paysage au-delà de la réalité.

– Tout le monde n'utilise pas son don, m'a-t-il confié ce jour-là.

Sa main au repos sur mon flanc, je sentais la chaleur de ses doigts à travers le tissu de ma robe.

– Certains ignorent même qu'ils en ont reçu un. Pour eux, le don reste à l'état de latence jusqu'à la fin.

Je savais qu'il parlait de sa mère et de ses frères.

– Jusqu'à leur mort ?

Car je voulais l'entendre de sa bouche. Ses doigts me pressèrent les côtes et il me serra tout contre lui.

– Oui, ma chérie, jusqu'à leur mort.

Il y avait de la dureté dans sa voix. Je me mis alors à souhaiter qu'ils meurent tous. À travers sa chemise en lin, sa peau dégageait une odeur d'herbes, de fleurs et d'étranges pays lointains.

– D'autres préfèrent ignorer leur don. Ils le voient comme un fardeau et s'effraient de ses exigences, car ils savent qu'il va leur demander de se dépasser ; ou alors qu'il sera le témoin de leur échec. Ils le renient pour honorer la réalité triviale de l'argent. Ils détestent la créativité chez les autres et s'efforcent de l'étouffer à tout prix. Ils excellent à manier la cruauté.

Celle de sa mère planait au-dessus de nous et il baissa la voix pour murmurer :

– En leur for intérieur, ils croient que cette qualité enfouie au plus profond d'eux-mêmes pourrait rivaliser en mérite avec les plus talentueux, *si seulement ils la mettaient à l'épreuve*. Là se trouve la clé de leur désespoir secret : ils n'ont pas testé leur valeur.

C'est en ces termes que Mathew s'adressait à moi : amant, poète et philosophe. Trop gentil pour ce monde, il a échoué à y laisser son empreinte. Il me parlait comme pour me faire partager des secrets collectés dans des endroits que je ne visiterais jamais. Je l'aimais et me sentais en sécurité auprès de lui. Et lui, mon innocence et ma foi en lui ne le rassuraient-elles pas ? Il était le seul à discuter ainsi avec moi. Les autres me corrigeaient, me conseillaient ou se moquaient de moi. Ils ne savaient pas parler d'amour ou de poésie et se tenaient devant la porte fermée de l'imagination, dont ils avaient peur. Et moi aussi, je verrouillais mes lèvres et bouchais mes oreilles à ce qu'ils avaient à me dire. J'étais déterminée à élire résidence au pays de Mathew quand je serais grande.

De retour pour les vacances de Noël, à l'âge de dix-sept ans, j'ai vu oncle Mathew pour la dernière fois. Peut-être le savait-il. Car nous avons pris place au jardin, à l'abri sous le poivrier, et quand je lui ai demandé quel était mon don,

il est resté silencieux pendant un bon moment à me regarder avec tendresse. Puis il a dit, la voix pleine d'un chagrin qui m'a étonnée :

– Autumn chérie, toi tu possèdes le don de reconnaître celui des autres.

C'était l'essence de sa mélancolie qu'il voulait que je saisisse : non pas que le monde est dur et triste, mais que la vie est belle et a une fin. Je lui ai demandé comment il pouvait être si sûr que c'était bien là où se trouvait mon don.

– Tu es la seule d'entre eux, m'a-t-il dit les larmes aux yeux, qui ne m'as ni méprisé ni accusé de mes échecs, au contraire tu n'as pas lésiné à louer mes efforts à faire quelque chose de ma poésie.

J'ai pris ses mains dans les miennes :

– C'est que je t'aime, oncle Mathew. Peu importe la voie que tu aurais pu prendre, je t'aurais aimé de même.

Une année plus tard, il trouva la mort, seul et pauvre, dans l'arrière-cour d'un pub d'un village sordide du comté de Kilkenny, en Irlande, où il s'était stupidement égaré en quête de la source de son don poétique. Je regrette de ne pas avoir été là pour le réconforter. Je lui ai refusé mes lèvres, cette dernière fois dans le jardin d'Elseneur. À dix-sept ans, j'étais trop mal à l'aise dans mon corps pour l'autoriser à m'embrasser. Après, j'ai regretté. Je le regrette encore. Si je l'avais laissé tout avoir, il aurait eu des raisons d'espérer.

Mais il ne se trompait pas. J'avais le don de reconnaître les points forts chez les autres, souvent avant qu'ils ne s'en rendent compte eux-mêmes. J'ai été celle qui les a rassemblés, leur a fait prendre conscience de leur talent, leur a donné confiance et les a placés en pleine lumière pour s'attirer l'admiration de leurs pairs, sans laquelle beaucoup d'entre eux auraient trébuché et seraient tombés au bord du chemin, comme ce pauvre oncle Mathew si solitaire. Il m'avait appris qu'au pays des talentueux mieux vaut ne pas être seul. Je me suis donc juré d'attirer autour de moi un cercle d'écrivains, d'artistes et de penseurs. Et j'ai tenu promesse, avec Arthur à mes côtés. Jusqu'à ce que l'envie, la trahison et le désespoir fassent exploser le groupe.

J'ai été choquée de croiser Edith dans la rue. C'est sa démarche qui m'a fait penser que c'était elle. La même réserve qui, lors de notre première rencontre, m'avait poussée à la taxer de bégueule à ne pas prendre au sérieux. Une démarche fluide de jeune femme transposée dans une femme âgée.

Un démon m'a susurré à l'oreille : « Edith Black! Tu l'as vue? Là! C'est elle avec son chapeau vert qui s'éloigne! »

La seule femme de la rue à en porter un. J'étais pétrifiée. Elle s'est arrêtée, s'est retournée et m'a regardée droit dans les yeux. J'ai porté la main au visage. Quand elle est revenue sur ses pas, j'ai pensé qu'elle m'avait reconnue. J'étais incapable du moindre mouvement. Mais elle est passée devant moi avant d'entrer dans la pharmacie où je venais de renouveler mon ordonnance de médicaments. C'est grâce à eux que j'ai la vie sauve, je les avale par poignées tous les jours. En la regardant entrer dans l'officine, j'ai pris conscience qu'elle aurait pu être ma plus ancienne amie au monde, au lieu d'être ma plus vieille ennemie. Au lieu de lui voler son homme, j'aurais pu l'envelopper de mes bras et lui donner un baiser. Elle était sans calcul. Ma gorge s'est serrée et j'ai pleuré. Pourquoi? Je l'ignore. J'ai pleuré, c'est tout ce que je sais. Et ces larmes m'ont changée. J'ai toujours été indifférente au pourquoi des choses. C'est ce qui nous arrive qui importe, et non pourquoi c'est arrivé.

Toute ma vie, j'ai tenu des journaux. Des carnets. Ce que les Allemands appellent *Tagebücher*. Des notes sur le déroulement de mes journées. Les incidents qui les ont remplies, ou les vides qui ont fait écho à mes cris d'angoisse. Aujourd'hui, cette odeur de brûlé dans l'air estival provient d'eux. Cette fumée bleue en suspens dans les rayons de soleil qui strient l'ancienne écurie. Il me faut sortir remuer les cendres. Les carnets ont du mal à brûler. Mes désespoirs. Mes espérances. Mes rêves de petite fille. Tout ce machin. Qui s'abîme plus vite que les choux. Quand je suis rentrée chez moi après avoir vu Edith, je suis sortie sous la véranda à l'arrière et me suis versé un grand whisky que j'ai bu d'un trait. Une demi-bouteille de whisky plus tard, j'étais dans mon cabinet de travail à retirer mes carnets des étagères au-dessus de mon bureau. Ils commençaient

bien avant le jour où Mathew m'a embrassée sous le poivrier. Entre les pages des premiers, j'avais fait sécher des violettes du jardin d'Elseneur. Je devais avoir sept ans. Qu'est-ce qui m'a poussée à écrire un journal à cet âge-là? Sur un autre, j'avais imprimé mes lèvres de petite fille, la première fois où je m'étais mis du rouge à lèvres (volé dans la pochette de ma mère). Dans des carnets ultérieurs, j'avais collé des lettres d'amour que des garçons m'avaient écrites. Je les ai tous enlevés des étagères et empilés dans une caisse à vin vide. Puis, cet après-midi, je l'ai tirée dans le couloir et sortie par la porte latérale, jusqu'au gros bidon qu'utilise Stony pour brûler les roses flétries. J'ai facilité la combustion en remuant avec le tisonnier de la bibliothèque, des feuilles se sont envolées, ce qui m'a obligée à cligner les yeux. Sous mon regard, les pages se sont recroquevillées et enflammées et j'ai vu mon antique passé devenir la proie des étincelles intermittentes qui rongeaient le bord du vieux papier. Alors quoi? L'heure avait sonné de les brûler. Et j'en étais d'autant plus contente que je sais – outre qu'il ne serait pas possible de faire marche arrière – que les biographes n'aiment rien tant que les carnets.

La Pontiac de 1934 d'Arthur. À côté de moi. Elle nous a descendus à Ocean Grove, le jour de notre visite à Pat et à Edith. Elle est garée là où il l'a laissée, Dieu seul sait il y a combien d'années. La clé est encore sur le contact. Je suppose que la batterie est morte. Mon pauvre Arthur. Un charognard a volé la tête d'Indien du capot. Mon Arthur adoré et moi, cet après-midi d'été de 1935, trois ans avant notre rencontre avec Pat et Edith. C'est ici, dans cette ancienne écurie hors d'âge, que tout a commencé pour nous tous. Elle était aussi branlante qu'aujourd'hui. Arrêtée dans sa chute. Quand Arthur et moi avons visité cet endroit, nous n'avons pas eu besoin de paroles. Il correspondait à notre rêve. *Old Farm*. En vente depuis des années. Une parcelle de terrain par-delà la banlieue. Une vieille maison recouverte de lattes de bois et ce hangar très délabré ouvert sur un côté. Un enclos de six hectares et un fleuve pour délimiter notre terrain tout en bas. Une forêt d'eucalyptus odorants, sur l'autre berge. Tout ce dont nous

avons rêvé. Le tout dans un merveilleux état de dégradation et en quête de l'amour que nous avons à donner. C'est un grand hangar, avec une mezzanine aux planches grises disjointes. De nos jours, on entend les voitures vrombir sur l'autoroute et la banlieue me cerne de toutes parts. Autrefois, quand vous restiez assez longtemps dans un endroit, vous finissiez par devenir un autochtone. Dorénavant, c'est le contraire qui se produit et vous devenez un étranger.

Je suis la survivante d'une autre époque. Je ne fais pas attention à ce que je mange et ne m'embête pas à cuisiner. J'ai mauvaise haleine et pète en permanence. Je suis accoutumée à l'odeur. Mon estomac est un dépotoir en pleine fermentation. Je mange du chou tous les jours. Telle une Chinoise pauvre. J'en ai une caisse – de choux, pas de Chinoises pauvres – derrière la porte de la cuisine. J'empeste la maison avec mes pets et mes choux bouillis. Je m'en fiche. Non, en réalité, c'est le contraire, mais je n'ai pas l'énergie d'inverser la tendance. Dire que j'ai été une parfaite femme d'intérieur! Stony me fournit en choux. Le dernier des maraîchers. Avec des mains de paysan. À notre arrivée ici, nous étions entourés de vergers de cerisiers et de champs de fraises. À présent, il ne reste plus que le lopin de choux de Stony et les maisons de banlieue. Toutes aux dimensions bien plus impressionnantes que ma chère vieille Old Farm. J'en ferai peut-être un tas de cendres un jour. Quand j'aurai mis le point final à ce que j'écris ici. Aucune chance d'échapper au feu. Nous ne sommes pas Shadrach, Meshach ni Abednego. Je me trompe? Aucune odeur de brûlé ne se dégage de nous. Et d'abord, je n'arrive pas à me souvenir pourquoi on a jeté ces trois jeunes hommes au bûcher. Pour prouver quelque chose, je suppose. Leur foi héroïque, c'est cela? Ou quelque chose de plus pur? Une autre façon d'esquiver la réalité. Une odeur de brûlé émane de moi aujourd'hui. Cette robe va s'en imprégner. Elle va m'accompagner encore longtemps. L'odeur de brûlé et des choux bouillis. Il existe des destins pires que la destruction par le feu. Les Anciens le savaient. Nous avons oublié tout ce qui est fort. Impossible que ce soit aujourd'hui que j'aie jeté mes carnets

dans le bidon, ou est-ce que je me trompe? Ils doivent encore être en train de fumer de la nuit dernière. Oh je n'en sais rien et je m'en moque. La chronologie n'a qu'une importance toute relative, pas vrai?

Arthur et moi sommes venus ici pendant l'été 1935, bras dessus bras dessous. Dans les bras l'un de l'autre. Nous avons su instantanément que nous avons trouvé l'endroit où nous protéger de nos terribles familles. Comme nous étions purs à l'époque! Oh que oui! Purs d'esprit et d'intention. Et que d'innocence en lui! Il venait d'une famille presque aussi riche et avec le même niveau de méchanceté et de perversité que la mienne. Cédant aux pressions de sa mère, il avait ouvert un cabinet d'avocats. Mais suffit! Là-bas, juste devant le mur du fond, à côté de la Pontiac, c'est là où nous avons fait l'amour, ce premier après-midi joyeux. À l'endroit précis où l'œil chaud du soleil brûle en ce moment. Avec du foin à l'époque. Quelle aubaine! Nous étions jeunes et beaux, et amoureux de surcroît. Mais sans passion : Arthur était mon refuge. J'ai dû prendre son éducation en main. Autant vous dire tout de suite que cette histoire ne se termine pas bien. Je n'ai jamais eu d'enfant. Impossible. Pour une raison simple, désagréable et gynécologique. Pour dire les choses simplement. Et puisqu'il est question de dire les choses simplement, avez-vous remarqué que pour que «prénatal» devienne «parental», il suffit de déplacer quelques lettres? Un rien, vraiment. Pour que l'un devienne l'autre. Généralement son contraire. L'amour devient haine; le ciel l'enfer; le bien le mal; rire pire; rumeur tumeur. Une lettre. Pas plus. Vous connaissez la suite. Mot et mort.

Lui – je parle de Pat et non de mon cher Arthur – a été ma plus grande réussite, en ce qui concerne mon don à reconnaître le talent d'autrui. C'est sur lui que je l'ai pratiqué sans retenue. Je l'ai su aussitôt que je l'ai rencontré, pas dans la minute, à vrai dire, mais dans l'heure. Ses yeux clignaient devant la lumière crue de son ambition. Il ne ressemblait pas à Picasso. Avec ses célèbres yeux dévorateurs. Les siens étaient profonds. C'est ce que j'ai vu. Personne d'autre ne s'en est aperçu. Pat Donlon qui essayait de nous dissimuler son œil

bleu clair par des clignements. Pour nous cacher la terrifiante nudité de son ambition. Il n'en était pas sûr à ce moment-là. Jusqu'à ce que je lui ouvre la voie qui menait à elle, il manquait de certitude. Alors? Il était marié à Edith, quand Arthur et moi l'avons rencontré pour la première fois. Une belle fille, adorable et triste! Un peu effrayée par lui et de ce qu'elle avait fait. Effrayée par l'intensité qu'il dégageait. Effrayée par son audace à s'attacher au sort de cet homme. Mais elle l'aimait. Et quel courage! Nous l'avons vu tous les deux. C'est fou ce qu'elle l'aimait. Si Dieu qui nous a créés (je le suppose) et nous a donné nos passions m'accordait de revivre ma vie, je serais gentille avec elle. Je l'envelopperais de mes bras, prendrais bien soin d'elle, lui donnerais un sentiment de sécurité et d'amour. À la place? Je lui ai volé son homme. Je lui ai pris Pat. Facile... C'est le destin qui l'a mis sur ma route, alors je l'ai pris. Edith, je n'y ai jamais pensé. C'est Pat qui a réclamé que je pratique sur lui, exclusivement, mon don à reconnaître le talent d'autrui : d'une façon qui ne se reproduira jamais plus dans ma vie ultérieure. Cela a été mon destin de le prendre à Edith. Alors je l'ai pris. Quelle secousse pour Arthur, mais il a résisté. Mon pauvre cher Arthur adoré. À l'instar du cruel Nabuchodonosor avec ses trois jeunes hommes, je lui ai fait subir l'épreuve du feu. Il y a survécu, mais n'en est pas sorti indemne. Calciné jusqu'aux os, au contraire. D'une blancheur de cendre. Une grande partie de son innocence détruite. À jamais. Mon Arthur. Ce que je lui ai fait endurer. Je déborde encore tellement d'amour pour lui.

Edith, nous l'avons oubliée. Aussi, dans ce testament, je veux la décrire en premier. Pour une fois, Pat va lui céder la préséance. Portrait d'une jeune femme au meilleur moment de sa vie : dans la fleur de l'âge et en pleine possession de sa beauté. Non pas quand nous empestons le chou, la fumée et les pets. Je vais faire l'honneur à Edith de me souvenir de sa jeunesse. Il se peut que vous ne l'aimiez pas (Pat) et je ne peux m'attendre à ce que vous m'appréciez. Mais Edith, vous ne pourrez que l'aimer. Elle a été la première à être sacrifiée à la brutalité et à la dévoration de son ambition. Une ambition d'une telle

violence qu'il s'en est lui-même effrayé. Comme si cette calamité le frappait avec la pleine lune, ou quand le temps changeait. Elle et leur enfant, Edith et le petit bébé. La première à être immolée à l'obscur étranger de son don et à alimenter la chaudière de son art. Si on peut l'appeler ainsi. Ou est-ce que je verse à nouveau dans le mélodrame? Cet art muet qui porte sa signature, suspendu en silence aux cimaises de nos galeries. Son art devenu une sorte de silence en soi. Un linceul. Qui recouvre une chose terrible que je ne peux toujours pas regarder en face. Qu'est-ce qui nous a poussés à agir ainsi? Qui cela a-t-il servi? Edith est oubliée. Elle ressemblait à une enfant, quand Arthur et moi l'avons rencontrée la première fois, tellement soumise aux espoirs et aux valeurs sacrées de ses parents et de son grand-père chéri. Une fille incapable de révolte ou de trahison envers ceux qui l'avaient nourrie et formée. Et d'ailleurs, l'existence de tels sentiments la choquait. L'embarassait. La rendait confuse. Je vois encore la rougeur empourprer ses jolies joues, quand je parlais en sa présence de la haine que je concevais pour ma famille. C'était là un sentiment qu'elle ne pouvait comprendre. Ma révolte allait à l'encontre de ses valeurs.

J'ai été son acolyte. À lui. «Acolyte»? De nos jours, une explication s'impose : «assistant de rang subalterne dont la fonction est de servir à l'autel», dit mon dictionnaire. Non pas juste sa complice, il faut y rajouter un soupçon de sacré. Voilà ce que j'ai été. Je l'ai fait sortir de sa coquille, l'ai encouragé et ai partagé les folles illusions qui l'ont transformé en artiste. Et j'en ai payé le prix fort. Il était créatif dans le sens conventionnel du terme. Un artiste. Mais il va falloir vous demander, comme j'ai dû le faire, si ce que nous avons détruit au service de ses créations s'est révélé de plus grande valeur que ce que lui et moi avons produit. Avons-nous montré, lui et moi, autant de froideur et de cruauté dans le combat pour qu'il accouche de son art, que mon père et mes oncles (à l'exception de Mathew) dans leur bataille pour amasser une énorme fortune? À n'importe quel prix. Toujours à n'importe quel prix pour les autres. Jamais pour eux-mêmes. Eux n'ont consenti aucun

sacrifice. Ce sont toujours les autres qui ont dû payer. La férocité avec laquelle Pat et moi avons exercé notre ambition n'a-t-elle pas rivalisé avec celle que je méprisais tant et dont j'avais si peur dans ma famille? Ne dois-je pas y reconnaître la brutalité à laquelle j'ai voulu échapper? Une question me lancine : n'ai-je pas été, après tout, la fille de mon père? Marquée inéluctablement au fer rouge de sa volonté dès le berceau? Peut-être n'existe-t-il pas de réponse à de telles questions... Ou alors il se peut que les réponses soient si évidentes qu'elles ont partie liée avec les principes moraux les plus élémentaires. J'ose prétendre que chacun y apportera une réponse différente, selon la catégorie à laquelle il ou elle se rattache : d'un côté, il y a ceux et celles qui aiment l'art et trouvent en lui un réconfort; et de l'autre, ceux et celles qui vivent heureux sans lui. Mais en posant la question, nous ferions bien de ne pas oublier Edith Black et son enfant. Les oublier, comme nous l'avons fait – les effacer de notre mémoire, les rayer de l'histoire de Pat –, est nous mentir sur la nature de notre culture. Oublier Edith et son enfant est nous mentir à nous-mêmes sur la nature de notre art et sur ce que nous vénérons en lui.

Place donc à Edith Black! Pour lui rendre justice. Un portrait réaliste. Le réalisme, le style le plus difficile, dans sa complexité et son cortège de contradictions.